



L.A. n°3 L'assaut (chapitre 10)

L. Gaudé (1972- ) ) L'assaut a commencé. Je monte à toute vitesse. Les barreaux ne cèdent pas mais l'échelle est trop courte. Il reste presque un mètre à franchir. Je m'agrippe au fil qui m'a fait saigner les mains. Cela n'a pas d'importance. Je veux passer. J'ai le souffle court. Les bras me tirent. La barrière est secouée de mouvements incessants. Elle se tord et grince de tous ces  
5 doigts qui l'agrippent. Je suis en haut. Il ne me reste plus qu'à passer la jambe pour descendre de l'autre côté. C'est alors qu'ils ont commencé à tirer des grenades lacrymogènes dans le tas indistinct des assaillants. J'entends les cris de ceux qui se cachent les yeux et suffoquent. Mais il y a pire. Les véhicules de la police marocaine arrivent en trombe et nous prennent à  
10 revers. Nous sommes maintenant coincés entre les Marocains et la grille. Il faut monter. Il n'y a plus d'autre solution. J'entends des coups de feu. Des corps tombent. C'est alors que je vois Boubakar, sur une échelle, à quelques mètres de moi. A mi-chemin entre la terre et le sommet. Il ne bouge plus. Il est accroché aux barbelés et ne parvient pas à s'en défaire. Des assaillants, sous lui, commencent à hurler. Ils veulent l'agripper pour le faire tomber et qu'il cède sa place. Je ne réfléchis pas. Je descends dans sa direction. En quelques secondes, je suis sur lui  
15 et arrache la manche de son pull. Il me regarde avec étonnement. Comme un chien regarde la lune. Je lui hurle de se dépêcher. Il reprend son ascension. Nous sommes tous les deux au sommet, maintenant. Il faut faire vite. La panique s'est emparée de ceux qui sont encore à terre. Pour échapper aux coups des Marocains, ils montent en maltraitant ceux qu'ils dépassent. Chacun tente de sauver sa vie. Je fais passer la jambe morte de Boubakar au-dessus  
20 du grillage et nous descendons de l'autre côté. Les bras me tirent, je n'ai plus de force et me laisse tomber. Je chute. Je sens l'impact dur du sol. Les genoux qui me rentrent dans le ventre. Je suis fatigué mais je sens sous moi cette terre nouvelle et cela me donne une force de conquérant. Nous y sommes presque. Il ne reste plus qu'une grille à monter. Boubakar est à mes côtés. Je le sens respirer comme un gibier après la course. Nous sommes tous les deux là.  
25 Je voudrais sourire et je me sens une force de titans. J'ai sauté sur l'Europe. J'ai enjambé des mers et sauté par-dessus des montagnes. Je voudrais embrasser Boubakar mais nous n'avons pas le temps. Il reste une grille à franchir. Il se relève en même temps que moi. A cet instant, le but nous semble proche. Nous ne nous doutons pas que le pire est à venir.